

### III

#### NÉ DE PIROUETTES INCONNUES

J'ai lu, quelque part, sous la plume d'un auteur dont la réputation n'est plus à faire, que la castration constitue l'incontournable début d'une carrière promise aux plus hautes réalisations. Bien entendu, je l'ai cru, trop fier que j'étais de suivre les conseils d'un homme avisé qui, pensais-je, n'oserait jamais mentir aux seules fins de maintenir sa cote d'écoute.

J'ai donc, très tôt, donné mes testicules à la science afin qu'elle les transforme en potasse avant de les répandre sur les champs stériles pour les rendre féconds. Ce fut le début d'une existence parasitaire vécue en conformité avec les dernières découvertes de la modernité : jeûne, abstinence, schématisation, prospection, coït interrompu et reproduction *in vitro*. Certes il m'était désormais impossible d'exprimer mes émotions ou de laisser vivre mes sentiments, mais cet inconvénient était compensé par la malléabilité de mes désirs désormais programmés à distance et désamorçés à volonté. Je pus me livrer pieds et poings liés au bon vouloir des autorités si promptes à transformer en tapis les sujets qui trafiquent leur autonomie en échange du moindre privilège.

La guérison des plaies occasionnées par l'opération fut plus rapide que je ne l'avais supposé. Bien entendu, je souffris de mon manque d'audace ainsi que de la disparition de certains caractères propres aux représentants de mon sexe : pilosité exubérante, sentimentalité atrophiée, besoin invétéré de rabaisser quiconque fait ombrage, etc. Mais je finis par m'habituer à ma vie d'anachorète polarisée par les choses d'en haut, celles d'en bas m'étant devenues inaccessibles. Je devins même soupçonneux à l'égard du désir de voler qui, trop souvent, m'envahissait et je me surpris à entretenir une peur quasi morbide pour les moindres courants d'air parce qu'ils étaient susceptibles d'éveiller mes désirs de liberté.

Ces prolégomènes épistémologiques, il faut le reconnaître, rendent la marche difficile et la course hors de portée. Mais pour qui a décidé un jour de ne jamais naître à lui-même ni aux autres, un tel reniement est la seule issue permettant d'espérer, au bout d'une ascèse en dents de scie, conquérir un droit à l'existence minimale, fût-ce sous la forme d'un roseau pensant ou d'un chêne déraciné par les vents.

• • •

Il est faux de prétendre, comme je l'ai longtemps soutenu pour justifier mon statut d'avorton tenté par l'existence, que l'on puisse s'auto-engendrer. Tout effet procède de causes, bien qu'il puisse arriver que ces dernières demeurent longtemps hors de la portée de nos connaissances. Mais ce fait ne change pas la nature du processus. Rien ne naît de rien et le vide est mauvais conseiller pour quiconque espère un jour recevoir, ne

serait-ce que par la poste, confirmation de son existence au moins légale. C'est justement pour tenter de fuir le vide que j'ai un jour décidé de me laisser drainer par les grandes pluies de l'éternité jusque dans les réservoirs de l'Éternel où sont conservés dans la saumure et le vinaigre les fœtus de ceux qui n'ont pas été choisis par le hasard pour accéder au statut de têtard, voire de grenouille ou de ouaouaron. J'arrivai donc en silence, durant une nuit visitée par le tonnerre et les éclairs, sur un territoire inconnu de mes ancêtres.

Mon arrivée, mis à part une présentation de circonstance et des applaudissements préenregistrés, passa totalement inaperçue. Cette situation me chagrina un brin., mais je fus vite remis dans mes bottines. Une illumination intérieure me permit de comprendre qu'il était tout à fait normal que personne ne remarquât ma présence dans le réfectoire où je venais d'atterrir et au plafond duquel flottait une odeur de patates pilées et d'oignons rôtis, puisque je n'étais pas encore né ni du chou ni de l'esprit. J'étais revêtu d'une apparence provisoire qui me rendait invisible à mes propres yeux autant qu'à ceux d'autrui. Je ne savais pas sur quel pied danser, mais je savais qu'il fallait d'abord apprendre à marcher avant de commencer à valser le beau Danube en passant par la Hongrie, l'Autriche et les romanichels.

Je me mis donc moi-même à l'épreuve, m'obligeant à franchir la distance qui me séparait de l'existence par l'exécution de roulades intérieures qui mirent mon âme en mouvement et m'amènèrent à prendre conscience du fait que je n'avais pas encore atteint la densité requise pour y accéder. Je flottais entre deux niveaux de conscience, essayant de me

prendre moi-même au lasso afin de me fixer au totem qui séparait le monde sacré du monde profane selon la perspective adoptée par celui qui regarde couler la vie entre ses doigts.

Tout cela en mangeant ma soupe aux pois avec modestie, attention et sérénité, pendant qu'une voix alimentait mes oreilles avec des mots que je connaissais mal, n'ayant pas encore eu le loisir de fréquenter la bibliothèque du couvent dans lequel le destin avait décidé de me laisser tomber. Je ne manifestai aucune surprise apparente afin de ne point attirer l'attention des autorités sur mes carences graves relativement aux connaissances acquises. Je me contentai d'enregistrer les mots qui défilaient devant moi et qui ne semblaient aucunement troublés par le fait que je ne les reconnaissais pas. Je fis donc confiance au silence et me contentai de tremper mon pain dans le bouillon avant de le déposer sur ma langue comme une hostie. Ce réflexe s'imposa de lui-même parce que j'avais décidé de me laisser drainer par les grandes eaux originelles jusqu'à l'apparition de la Genèse dans mes recherches. Le miracle cependant refusa de se produire. Je dus donc terminer mon repas sans avoir connu la vision béatifique ni rencontré l'Ange de l'Annonciation.

Je ne perdais rien pour attendre. Aussitôt que je pus me lever, je pris mon courage au collet et me mis à danser de la corde au milieu du préau. Le manège me valut quelques gorges chaudes, mais je persistai quand même dans mon exercice grammatical jusqu'à la possession de l'alphabet tout entier. Ensuite je me jetai à corps perdu dans l'addition des fractions. L'exercice s'avéra périlleux, car je ne connaissais la totalité que

par oui-dire. Je me trouvais dans une situation très inconfortable, flottant entre plusieurs niveaux de réalité entre lesquels je me débattais depuis ma naissance. Il me fallait crever l'abcès avant que la gangrène ne m'envahisse par des voies secrètes qui rendent la vigilance inutile et les calculs dérisoires.



Je tentai de briser ce cercle vicieux en me rendant à la chapelle pour entendre parler le silence entre les roseaux peints par le bon frère Arthème, qui avait passé une grande partie de son existence à fréquenter le Nil bleu afin de connaître son sujet par cœur avant de s'adonner à le reproduire sur les grands murs blancs qui ornaient chaque partie de son âme. Quelque chose de l'événement avait survécu à sa mémoire : un immense tableau qui décorait la coupole du sanctuaire et dans lequel je venais parfois entendre passer Élie dans son char de feu avant la tombée de la nuit.

Ensuite j'empruntais le sentier qui conduisait les postulants jusqu'à la statue de la Vierge sculptée dans un grand chêne vaincu par le nordet au moment des grandes marées. Le frère Léo avait recueilli la dépouille de l'arbre et sculpté, dans ce tronc majestueux, un grand corps de femme aux formes indéfinies, mais au regard rempli tout à la fois d'espace et de promiscuité. Il avait ensuite construit une niche suffisamment étanche pour protéger son chef-d'œuvre contre les intempéries avant de procéder à son baptême. Entre tous les noms possibles, celui de « Notre-Dame du Perpétuel Secours » lui fut dicté par l'Esprit Saint. Le bon frère ne savait pas au juste pourquoi il avait opté

pour ce vocable. Mais il est certain qu'une fois la statue bien dressée sur son socle, son rayonnement fut tel qu'il était impossible à tous ceux qui la croisaient de demeurer indifférents à sa présence de même qu'au pouvoir occulte qui en émanait.

Comme j'étais moi-même à la recherche d'un secours direct pour m'aider à trouver une issue à mon cul-de-sac, des visites ferventes et régulières à la Madone du bosquet se présentèrent tout naturellement comme un moyen efficace de vaincre mon ignorance sans pour autant tomber dans le péché d'orgueil. Je me rendais donc souvent, à l'insu de tous, aux pieds de la Vierge Mère et lui demandait de bien vouloir m'accepter comme son enfant, en remplacement de ma mère naturelle de qui j'avais consenti d'être sevré afin de lui rendre, si possible, la joie de vivre et la certitude de n'avoir pas complètement raté sa vie malgré les apparences. La Madone m'écoutait en silence. Je fermais les yeux, j'entendais le vent passer dans les grands arbres qui protégeaient le bosquet, j'écoutais l'eau de la source couler discrète et douce sur la mousse et les cailloux dans le ruisseau qui longeait la partie du bosquet au milieu duquel trônait, en permanence, la statue de Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Toute cette musique m'apaisait lentement. J'entendais tinter en moi les cloches de l'église paroissiale au moment de l'Offertoire, je courbais mon corps jusqu'à terre et j'attendais qu'apparaisse le moment si important de la transsubstantiation alors que le pain change de nature sans changer de forme ni de couleur. La noirceur qui envahissait la nature et donnait au cimetière tout proche des allures de cathédrales go-

thiques hantées par les âmes en peine, me ramenait bien vite à ma condition d'enfant perdu et condamné à devoir trouver, par lui-même, son chemin.

Je me faisais ombre parmi les ombres pour ne pas être rattrapé par l'angoisse puis, en réduisant au minimum les gestes qui pouvaient manifester ma présence, je revenais à moi-même, par la grande porte qui conduisait au dortoir. Je me faufilais dans l'escalier en évitant de mettre les pieds sur les marches qui craquaient, me rendais jusqu'à mon lit et réintérais mon corps en catimini.



Le surveillant qui arpentait l'espace séparant le mur de la première rangée de lits, ne se doutait pas du drame dont j'étais autant la victime que l'instigateur. Le bon frère s'avavançait d'un pas régulier, exécutant son quart de surveillance afin de s'assurer que les péchés impurs ne polluaient point les couvertures qui recouvraient les dépouilles de ceux qui, momentanément envolés, poursuivaient, en rêve, ce qu'ils étaient incapables tout autant de connaître que d'atteindre durant la veille. Je le regardais accomplir la besogne à lui confiée par la sainte Règle, non sans espérer intérieurement qu'il réintègre enfin sa cellule et rende à chacun des pensionnaires leur liberté d'existence.

Puis l'horloge de la mairie se fit entendre. Je comptai les coups qui fendaient l'air avant de s'investir dans mes oreilles jusqu'à rejoindre en moi la source du temps qui passe et de l'éternité qui demeure. Je dus compter jusqu'à douze avant que le carillon ne redevenne silencieux.

Je saluai au passage mon ennui qui, chaque fois que le son de cette satanée horloge me réveillait, en profitait pour me harceler en m'invitant à revisiter les lieux que j'avais dû quitter pour répondre à l'appel qu'on avait placé sur ma route. Une question remontait à la surface de mon sommeil :

« Et moi, ma vie, qu'est-elle devenue ? Existe-t-il encore, en moi, sous une forme insoupçonnée peut-être, mais non moins réelle pour autant, quelque chose qui me permette d'éprouver avec certitude l'existence de ce qu'on appelle l'identité ? »

Il me semblait que non parce que je me sentais étranger au milieu de ce dortoir rempli de rumeurs et d'odeurs toutes plus singulières les unes que les autres. Et ce lit tellement étroit que je devais m'y prendre par deux fois pour réussir à me retourner sans me ramasser au milieu de l'allée. La nuit se passait ainsi entre l'ennui qui m'éveillait et le besoin de rêver qui m'ouvrait les portes de l'évasion et de la découverte. Finalement, le matin se faufilait sur les murs jusqu'au dortoir en même temps que le surveillant agitait sa clochette avec frénésie. Je sortais de mes rêves et commençais à reprendre possession de mon corps qui avait attendu que je revienne à lui, en même temps que je revenais à moi-même.

Après avoir lavé mon front, noué ma cravate autour de mon cou et bien lacé mes souliers, je descendais jusqu'à la chapelle où m'attendait la cérémonie de la prière du matin que j'entonnais en répétant des mots que je comprenais à peine, mon intelligence étant encore incapable d'investir les formules que ma bouche prononçait. Puis le débit des prières s'arrêtait

et l'officiant, d'une voix solennelle, lançait dans le silence de ma conscience à peine éveillée, *la* question : *Que vais-je faire ?* Mon esprit se mettait en branle et essayait de prévoir les actes importants de ma journée, qui seraient, pour moi, des occasions au moins lointaines de péché ; ainsi, il pourrait mettre au point des stratégies pour vaincre le tentateur, qui ne manquerait pas d'attaquer mes points faibles. La plupart du temps, aucun combat particulier n'était prévisible et la nouvelle journée, comme toutes celles qui l'avaient précédée, se passerait d'une semblable façon : routine, ennui, courses folles autour du règlement jusqu'au moment de la prière du soir, alors que réuni autour de la Statue du bosquet, l'ensemble de la confrérie entonnerait, d'une voix remplie de ferveur : *Salve Regina, mater misericordiæ.*

Ne sachant quel geste poser pour me distinguer de la masse, je me contentais de suivre la coutume et d'amasser la mousse qui traînait le long des corridors que j'arpentais une dizaine de fois par jour. Cependant, sans que je m'en rende vraiment compte, quelque chose se construisait en moi, quelque'un d'inconnu et même d'inconnaissable émergeait parfois du silence et me tapait sur l'épaule. Je me retournais subitement, voyais une ombre disparaître derrière mon dos avant que j'aie eu le temps de l'identifier. Mais j'avais la certitude d'être accompagné par une présence qui veillait sur moi. Ces phénomènes survenaient à certaines occasions imprévisibles. J'étais en contemplation devant une rangée de pivoinies en fleurs, me laissant griser par l'odeur capiteuse qui se dégageait de ces amas de pétales satinés aux couleurs

indéfinissables, ou je marchais simplement entre les deux rangées de pins qui couronnaient le coteau et, soudain, cela se produisait.

Quoi ? Je n'aurais su le dire. Qu'est-ce qui se manifestait exactement ? Pourquoi, soudain, une lumière blanche et sereine illuminait-elle les vitraux de ma cathédrale intérieure ? Je l'ignorais et n'accordais pas tellement d'importance au phénomène.

Je refoulais l'émotion provoquée par l'événement. Je refoulais également l'être qui aurait pu naître si j'avais suivi jusqu'au bout l'élan provoqué dans mon âme par cet émoi qui me sortait de moi-même. Ne pouvant suivre l'être dont je pressentais la naissance quelque part en moi, je continuais à vivre ma vie anonyme sous la direction de mon professeur adoré de lui-même, le révérend frère Paul-Auguste, qui avait diagnostiqué chez moi des signes évidents de lenteur intellectuelle, amplifiée par une éducation équarrie à la hache que j'avais reçue de mes bons parents. Ce qui, au dire de l'éminent pédagogue, ne me permettait de rêver à d'autres espaces que celui du plancher des vaches.

Je baissais la tête et accusais le coup, mais n'étais pas moins profondément blessé par la teneur de ses jugements. J'avais « quitté mon vieux saule » pour venir rencontrer Dieu, non pour me faire pointer du doigt et juger comme indigne d'entrer en relation avec lui. J'apprenais soudain, avec consternation, que cette rencontre était hors de ma portée parce que Dieu, m'apprit-on savamment, ne peut bavarder qu'avec des êtres supérieurs, munis d'une intelligence mirobolante et sevrés à tout jamais des naïvetés de l'enfance.

• • •

Mais où donc se cachait-il, ce Dieu que je croyais être venu rencontrer au prix de mon enfance immolée sur les marches de la vocation, afin de me mériter le privilège d'une audience privée avec lui ? J'attendais le moment d'une révélation qui aurait pour effet de me confirmer que j'avais vraiment fait le bon choix, que je ne m'étais pas, encore une fois, laissé prendre au lasso de belles paroles que le vent emporte plus vite qu'il ne les souffle. Bien entendu, aucune confirmation ne venait mettre fin à mes doutes et je devais les subir comme une croix dont la forme peu à peu s'incruste dans l'épaule de son porteur.

Cette remarque de mon professeur eut quand même sur ma vie scolaire l'effet d'un électrochoc. Elle provoqua, dans mon laboratoire mental, des combinaisons alchimiques qui m'ouvrirent les yeux sur la « vraie » vie selon les critères en vigueur dans les diverses maisons d'enseignement, y compris le jувénat, que je croyais une institution dévouée à l'épanouissement de l'âme de même qu'à son salut éternel.

La sainteté, finis-je par déduire, est une chose réservée à ceux qui sont dotés d'une intelligence flamboyante et ont acquis une éducation leur permettant de boire leur lait sans laisser paraître de trait blanc au-dessus de leur lèvre supérieure. Les autres doivent compenser par un surcroît de travail et d'obéissance, « se rendre capables de tout » s'ils veulent tirer leur épingle de la médiocrité des tâches quotidiennes. Il me fallait donc compenser la faiblesse de ma cote en bourse par un surcroît d'énergie et renoncer définitivement à laisser vivre en moi « le rêveur » pour donner toute la place au calculateur intelligent, capable de